

cette alliance vraiment sainte : ce livre figure au premier rang dans la littérature de notre siècle.

Nous voilà dans le petit lac : nous avons passé sous Versoix. Genève se dessine en amphithéâtre au sommet d'une colline; il en descend jusqu'à l'extrémité du Léman. La campagne est belle de toutes les beautés de la nature, riche de toutes les richesses de l'homme. Le port est marqué par une série de pieux, que nous traversons en ce moment. Pour se dédommager de n'avoir point de quai, d'où ils puissent nous regarder, les curieux encombrent un petit pont sur pilotis, auquel va s'adapter l'escalier de notre vaisseau. Dans cet étroit défilé il n'y a pas moyen d'échapper à la lecture des passeports. La foule vient de s'écouler. Adieu; je vais défendre mes effets de l'obligeante concurrence des porte-faix. Je suis, etc.

.....

XI.^E LETTRE.

GENÈVE, 31 Août 1826.

A la M^{me}.

J'AI lu si souvent, et dans de si fréquentes relations de voyages, que Genève est laide, que les rues sont étroites et mal bâties, que d'avance j'en avais pris mon parti. Entièrement occupé du rang distingué qu'elle tient dans l'histoire de la civilisation européenne, je songeais à peine à l'aspect qu'elle pouvait offrir, et ne m'étonnais point de voir de vieux édifices baignés immédiatement par le lac, sans qu'il y ait pour la ville l'avantage d'un quai. Autour d'une petite île chargée de maisons et de moulins, le Rhône, qui semblait avoir achevé sa carrière au Boveret, reparaît tout à coup avec impétuosité; et, comme pour se venger de ce long oubli, il se fraie deux routes à la fois.

Nous avons eu occasion de connaître la ville avant de nous reposer; car il a fallu mainte promenade avant d'obtenir un gîte. Jamais l'affluence des étrangers n'a été si grande; et, de peur d'être soupçonné d'exagération, je n'ose pas vous dire combien de mille Anglais ont passé à Genève cet été. Aussi vais-je, pour accoutumer les gens de la maison à l'idée que ma chambre est occupée, consacrer mes premiers instans à vous écrire ce que mes voyages dans les différens quartiers m'ont fourni d'observations.

Deux grandes rues, parallèles au port, s'étendent depuis la porte de Savoie jusqu'au-delà du Rhône : ce sont celles qui ont inspiré aux voyageurs tant de choses désobligeantes pour Genève, et peut-être y a-t-il de la témérité à vous dire qu'elles ne m'ont pas déplu. D'abord

elles sont très-originales : quoique fort larges, elles sont cependant fort étroites, ayant chacune au centre une double rangée de boutiques en bois, qui laissent entre elles et les maisons des passages très-fréquentés, tandis que les voitures courent au milieu. Ce n'est pas encore là toute la singularité de ces rues, qu'on appelle basses. Cette triple répartition de la partie inférieure disparaît à la hauteur du premier étage ; et, comme les maisons ont beaucoup d'élévation, leur alignement prend du contraste même quelque chose de bizarre et de gigantesque. Les pignons sont garnis d'une sorte d'avant-toit en bois, qui règne sur toute la longueur des rues, portant sur des piliers également en bois : ce sont les minces et grêles colonnes de cet étrange entablement. Le trottoir du piéton se trouve ainsi à couvert ; mais il en doit résulter quelque obscurité pour les appartemens. Le reste de la ville est sur une colline : d'autres rues, très-étroites, en descendent avec une rapidité qui invite plutôt à la course qu'à la marche. Jusqu'ici je me bornais à trouver de la sévérité dans le jugement des voyageurs ; mais décidément ils sont injustes. Je viens de faire le tour extérieur de la ville : j'ai vu la promenade Saint-Antoine, la Treille, la Corraterie. Genève ne m'a pas semblé seulement une grande ville, mais une ville magnifique. Ces promenades l'entourent du côté de la terre : elles forment l'arc, dont les rues basses sont la corde. Il n'en est pas une d'où l'on ne jouisse d'une vue délicieuse : tantôt c'est le lac, le mont Salève ; tantôt c'est le Jura, la vallée du Rhône, et souvent plusieurs de ces beautés, ou même toutes à la fois : du haut des remparts, la pelouse du Mail, Plein-Palais, l'allée des Grands-Philosophes, et, dans le lointain, Carrouge. De toutes parts s'élèvent des collines chargées de maisons de campagne. La ville ne le cède en rien aux plus splendides sous le rapport de l'architecture ; il y a peu d'hôtels qui puissent le disputer à ceux de MM. Eynard, Saladin, de Saussure, ou au musée Rath. C'est à peine si l'on fait attention aux fortifications ; je les ignorerais encore, s'il n'avait fallu les traverser pour aller joindre un pont de fil de fer qui conduit à la campagne ; mais, ici même, des gazons et des parterres ont étendu le domaine des promeneurs.

Adieu. Je vais revoir un ami : il appartient à l'une des familles les plus considérées de Genève. Son nom est de ceux qui, par des services rendus aux sciences et aux lettres, sont devenus européens : il a combattu dans nos armées à une époque où son pays, pour se consoler de la perte de la liberté, prenait part à notre gloire. Il a depuis siégé dans nos tribunaux, où de grands talens, un noble caractère, semblaient lui garantir un avenir brillant..... L'amour de la patrie lui a fait préférer un modeste emploi ; mais ceux qui furent un temps ses concitoyens le regretteront toujours, et jamais la province qu'il habitait n'oubliera le généreux usage qu'il faisait de ses loisirs et de sa fortune. Je suis, etc.